

Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre

Revue de synthèse historique, t. 33, 1921

Marc Bloch

Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre

I

Les historiens ont suivi avec le plus vif intérêt les progrès accomplis au cours de ces dernières années par la psychologie du témoignage. Cette science est toute jeune ; à peine si elle a plus de vingt ans d'âge ; du moins il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle a commencé à se constituer en discipline indépendante. Il est juste d'ajouter que la critique historique, plus vieille, lui avait frayé les voies. Les premiers témoins qui furent interrogés de façon rationnelle étaient des documents, maniés par des érudits. Les psychologues ont dû en cette matière prendre pour point de départ les règles appliquées pratiquement, plutôt que formulées en théorie, par les Papenbroch, les Mabillon, les Beaufort et leurs émules. Mais ils ont développé ces principes avec leurs méthodes propres. Surtout ils ne se sont pas bornés à exploiter la matière terriblement complexe que leur fournissait le passé, ou la vie courante ; ils ont monté de véritables expériences ; grâce à elles, ils ont pu isoler les uns des autres les différents problèmes, mettre un peu d'ordre dans la recherche, et dégager les éléments des solutions futures ^[1].

Par un équitable retour les résultats de leurs travaux, si incomplets encore qu'ils paraissent, apportent dès aujourd'hui aux historiens un secours précieux. Nos défiances jusqu'ici étaient surtout instinctives ; elles se fonderont de plus en plus en raison. Notre doute devient méthodique. Par là même il trouvera ses justes limites. Il n'y a pas de bon témoin ; il n'y a guère de déposition exacte en toutes ses parties ; mais sur quels points un témoin sincère et qui pense dire vrai mérite-t-il d'être cru ? question infiniment délicate, à laquelle on ne peut donner d'avance une réponse immuable, valant en tous cas ; il faut examiner soigneusement chaque espèce et se décider chaque fois d'après les besoins de la cause. Mais les solutions particulières n'auront de base sérieuse que si elles s'inspirent de principes généraux ; ces directives, à qui les demander sinon aux observations sur le témoignage ? De quelles lumières déjà l'œuvre des psychologues n'éclaire-t-elle pas les grands drames de l'histoire : l'affaire des Templiers par exemple, ou celle de Gilles de Rais ^[2] ou encore cette épouvantable tragédie à mille actes divers que furent les procès de sorcellerie !

Il y a plus : la critique méthodique du témoignage semble aboutir à une conséquence fort grave, bien qu'assez peu remarquée : elle a porté un coup très rude à l'histoire pittoresque. Guillaume de Saint-Thierry, dans sa Vie de saint Bernard, rapporte que celui-ci, étant moine à Cîteaux, ignora longtemps de quelle façon la chapelle, où il suivait régulièrement les offices, était éclairée ; il fut surpris d'apprendre un jour que trois fenêtres au chevet, et non pas une seule, comme il l'avait cru jusqu'alors, y versaient la lumière ^[3]. Sur ces traits, et d'autres analogues, l'hagiographe s'étonne et admire : quel grand saint une pareille indifférence aux vanités de cette terre ne faisait-elle point présager ! Nous savons aujourd'hui que pour se tromper à ce point sur l'aspect des choses qui devraient, semble-t-il, nous être les plus familières, pas n'est besoin d'être un Docteur de l'Église et un prince du mysticisme. Les étudiants du professeur Claparède, à Genève, ont prouvé, au cours d'expériences fameuses, qu'ils connaissaient aussi mal dans ses grandes lignes architecturales le vestibule de leur Université que jadis Bernard la chapelle ou le réfectoire de son couvent ^[4]. Dans une déposition normale, c'est-à-dire mêlée de vrai et de faux, rien d'ordinaire n'est plus inexact que ce qui touche les petits détails matériels ; tout se passe comme si la plupart des hommes circulaient les yeux à demi-fermés au milieu d'un monde extérieur qu'ils dédaignent de regarder. Comment désormais prendre au sérieux, chez les chroniqueurs, les morceaux descriptifs, la peinture des costumes, des gestes, des cérémonies, des épisodes guerriers, tout ce bric à brac en un mot qui séduisait tant les romantiques, alors qu'autour de nous pas un témoin n'est capable de retenir correctement dans leur ensemble les menus faits sur lesquels on a interrogé si avidement les vieux auteurs ^[5] ? Ici, c'est une leçon de scepticisme que nous donnent les psychologues ; mais il faut ajouter que ce scepticisme n'atteint guère que des choses fort superficielles ; l'histoire juridique, ou économique, ou religieuse n'est pas touchée ; ce qu'il y a de plus profond en histoire pourrait bien être aussi ce qu'il y a de plus sûr.

Ainsi, grâce à la psychologie du témoignage, nous pouvons espérer nettoyer d'une main plus adroite l'image du passé des erreurs qui l'obscurcissent. Mais l'œuvre critique n'est pas tout pour l'historien. L'erreur n'est pas pour lui seulement le corps étranger qu'il s'efforce d'éliminer de toute la précision de ses instruments ; il la considère aussi comme un objet d'étude sur lequel il se penche lorsqu'il s'efforce de comprendre l'enchaînement des actions humaines. De faux récits ont soulevé les foules. Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes, — simples racontars, impostures, légendes, — ont rempli la vie de l'humanité. Comment naissent-elles ? de quels éléments tirent-elles leur substance ? comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écrit en écrit ? Nulle question plus que celles-là ne mérite de passionner quiconque aime à réfléchir sur l'histoire.

Mais sur elles l'histoire ne nous apporte que des lumières insuffisantes. Nos ancêtres ne se posaient guère ces sortes de problèmes ; ils rejetaient l'erreur, quand ils l'avaient reconnue pour telle ; ils ne s'intéressaient pas à son développement. C'est pourquoi les indications qu'ils nous ont laissées ne nous permettent pas de satisfaire nos curiosités, qu'ils ignoraient. L'étude du passé doit en pareille matière s'appuyer sur l'observation du présent. L'historien qui cherche à comprendre la genèse et le développement des fausses nouvelles, déçu par la lecture des documents, songera naturellement à se tourner vers les laboratoires des psychologues. Les expériences qu'on y institue couramment sur le témoignage suffiront-elles à lui fournir l'enseignement que l'érudition lui refuse ? Je ne le crois pas ; et cela pour plusieurs raisons.

Considérons par exemple la première en date, si je ne me trompe, en tout cas la plus frappante d'entre elles : l'attentat simulé qu'organisa, dans son séminaire, à Berlin, le criminalogiste Litz ^[6]. Les étudiants qui avaient assisté à ce petit drame et l'avaient pris

au sérieux furent interrogés, les uns le soir même, d'autres une semaine, d'autres encore cinq semaines après l'événement. A partir du dernier interrogatoire la vérité cessa de leur être cachée : ils surent exactement ce qui s'était passé (puisque le scénario avait été minutieusement réglé à l'avance) et que ce qui s'était passé n'était que plaisanterie. Ainsi la fausse nouvelle fut arrêtée, si j'ose dire, en cours de croissance. Il en va de même des autres épreuves de cette sorte ; l'intervalle de temps qui dans chacune d'elles sépare le moment où les sujets observent de celui où leurs dépositions sont recueillies varie sans doute selon les cas, mais il demeure toujours du même ordre de grandeur. Par ailleurs le nombre de personnes auxquelles s'étend l'enquête se limite le plus souvent à un cercle assez restreint. Bien plus : on ne s'attache d'ordinaire qu'aux témoins directs ; quiconque n'a pas vu lui-même ne comparait point ; les témoins secondaires, qui ne parlent que par oui-dire sont exclus ; dans la vie réelle au contraire, que serait sans eux ce que l'on appelait autrefois la « publique renommée » ? Dans les expériences des psychologues, jamais la fausse nouvelle n'atteint cette plénitude magnifique que seules peuvent lui donner une longue durée et des bouches innombrables.

Surtout, à ces créations de laboratoire l'élément le plus essentiel peut-être des fausses nouvelles de l'histoire fait défaut. Celles-ci sans doute naissent souvent d'observations individuelles inexactes ou de témoignages imparfaits, mais cet accident originel n'est pas tout ; en vérité, à lui seul il n'explique rien. L'erreur ne se propage, ne s'amplifie, ne vit enfin qu'à une condition : trouver dans la société où elle se répand un bouillon de culture favorable. En elle, inconsciemment, les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes. Seuls — j'aurai l'occasion d'y revenir plus loin — de grands états d'âme collectifs ont le pouvoir de transformer une mauvaise perception en une légende. Comment des expériences, si bien menées qu'on les suppose, sauraient-elles nous rendre ces profonds frémissements sociaux ?

On peut présenter les observations que je viens d'esquisser sous une autre forme plus compréhensive, et peut-être plus précise. La psychologie du témoignage, telle qu'on a cherché à la construire jusqu'ici, est restée, par la force même des choses, confinée dans le domaine de la psychologie individuelle. Or, c'est de la psychologie collective que relève surtout la fausse nouvelle. Y a-t-il entre ces deux branches de la science psychologique une différence de nature, tenant à la substance même de leur objet ? Je me garderai bien de soulever ici ce problème, purement philosophique et peut-être purement métaphysique. Il me suffit qu'il y ait en fait entre elles une différence sensible à tous les esprits ; ni leurs méthodes, ni leurs résultats ne se recouvrent exactement. Quand il s'agit d'états de conscience collectifs, l'étude expérimentale, en particulier, est pratiquement inconcevable. Ainsi s'explique que les résultats des travaux rappelés plus haut, si intéressants qu'ils soient, demeurent à notre point de vue singulièrement restreints ; nos connaissances sur la perception, la mémoire, la suggestion, s'en sont trouvées largement enrichies ; par là même la critique historique en a reçu un appui très efficace ; mais, après avoir lu les comptes rendus de tant d'expériences bien conduites, nous ne savons pas beaucoup mieux qu'avant comment se forme et vit une légende ^[7].

Les remarques précédentes s'appliquent aux expériences proprement dites, œuvres artificielles de l'ingéniosité humaine. Ce qui nous limite, en l'espèce, ce sont les bornes mêmes qui s'imposent à l'action d'un savant, bien incapable évidemment dans son laboratoire de modifier la constitution de la société ou de créer de grandes émotions communes. Mais voici qu'il s'est produit dans ces dernières années une sorte de vaste expérience naturelle. On a le droit en effet de considérer comme telle la guerre européenne : une immense expérience de psychologie sociale, d'une richesse inouïe. Les conditions nouvelles d'existence, d'un caractère si étrange, avec des particularités si accentuées, où tant d'hommes à l'improviste se sont trouvés jetés, — la force singulière

des sentiments qui agitèrent les peuples et les armées, — tout ce bouleversement de la vie sociale, et, si l'on ose ainsi parler, ce grossissement de ses traits, comme à travers une lentille puissante, doivent, semble-t-il, permettre à l'observateur de saisir sans trop de peine entre les différents phénomènes les liaisons essentielles. Sans doute ne peut-il pas, comme dans une expérience au sens ordinaire du mot, faire varier lui-même les phénomènes pour mieux reconnaître les rapports qui les unissent ; qu'importe, si ce sont les faits eux-mêmes qui montrent ces variations, et avec quelle ampleur ! Or, parmi toutes les questions de psychologie sociale que les événements de ces derniers temps peuvent aider à élucider, celles qui se rattachent à la fausse nouvelle sont au premier plan. Les fausses nouvelles ! pendant quatre ans et plus, partout, dans tous les pays, au front comme à l'arrière, on les vit naître et pulluler ; elles troublaient les esprits, tantôt surexcitant et tantôt abattant les courages : leur variété, leur bizarrerie, leur force étonnent encore quiconque sait se souvenir et se souvient d'avoir cru. Le vieux proverbe allemand a raison :

Kommt der Krieg ins Land,
Dann gibt's Lügen wie Sand^[8].

L'idée d'étudier ces singulières efflorescences de l'imagination collective est déjà venue à plus d'un auteur, préoccupé de psychologie ou d'histoire. Nous allons parcourir les principaux travaux dont les fausses nouvelles de guerre ont été l'objet.

II

La littérature de guerre est immense et, pour bien des raisons, d'un dépouillement malaisé. Dans ce que je connais d'elle, quatre études relatives à la fausse nouvelle me paraissent devoir être retenues^[9].

Voici d'abord le livre du docteur Lucien Graux, *Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre*. Ce sont sept forts volumes parus de 1918 à 1920. Ils ont été très habilement lancés en librairie ; c'est ce qui oblige à insister sur eux plus longuement peut-être que sans cela il n'eût été nécessaire. Le titre est plein de promesses ; mais la lecture déçoit. Ni par la documentation, ni par la façon de poser les problèmes, cette vaste compilation ne satisfait l'historien.

Les documents dont s'est servi le docteur Lucien Graux — si on laisse de côté quelques souvenirs personnels et quelques lettres — ce sont presque uniquement les journaux. Un long recueil de centons, empruntés à cette source, découpés, semble-t-il, au jour le jour et mis bout à bout, voilà toute l'œuvre ; je laisse de côté les digressions et les développements oratoires. Or la fausse nouvelle de presse a certes son intérêt : mais c'est à condition qu'on reconnaisse ses caractères propres. Elle représente d'ordinaire quelque chose de fort peu spontané. Sans doute arrive-t-il parfois qu'un bruit, répandu dans le pays, ou dans un certain groupe social, soit reproduit, en toute innocence, par un journaliste ; il y aurait beaucoup de naïveté à refuser aux reporters toute naïveté. Mais le plus souvent la fausse nouvelle de presse est simplement un objet fabriqué ; elle est forgée de main d'ouvrier dans un dessein déterminé, — pour agir sur l'opinion, — pour obéir à un mot d'ordre, — ou simplement pour orner la narration, conformément à ces curieux préceptes littéraires qui s'imposent si fortement aux plus modestes publicistes et

où traînent tant de souvenirs des vieilles rhétoriques ; Cicéron et Quintilien ont dans les bureaux de rédaction plus de disciples qu'on ne le croit communément. M. Graux a rassemblé les renseignements donnés par les différents journaux sur les réponses faites par M. Malvy à la dernière question du Président de la Haute Cour ^[10], sur la mort de Bolo-Pacha ^[11], sur l'audience finale du procès Toqué ^[12] ; les contradictions en sont frappantes et amusantes ; nous ne saurons vraisemblablement jamais si le chapeau de Bolo était marron ou noir, de forme ronde ou molle, ou si M. Malvy prononça d'une voix tranchante ou faible quelques mots, dont le *Matin* par exemple et la *Petite République* donnent des textes fort différents. Faut-il voir dans de pareilles divergences une illustration nouvelle de ces imperfections du témoignage humain que les psychologues ont mises en lumière ? Je n'oserais pas l'affirmer : car peut-être la plupart de ces récits avaient tout simplement été composés d'avance : ce qui expliquerait fort bien qu'ils reproduisent inexactement des événements, prévus dans leurs grandes lignes, mais dont les menus détails ne pouvaient être prophétisés ^[13]. Rien ne serait plus instructif qu'une bonne étude, appuyée d'exemples précis, sur la presse de guerre, ses tendances, ses procédés de composition, son action. Les morceaux choisis de M. Lucien Graux ne nous donnent rien de semblable. La critique des sources en est absente.

Les fausses nouvelles sont énumérées confusément, sans autre ordre, semble-t-il, qu'un lien chronologique assez lâche. L'arrière et le front se mêlent. A vrai dire dans l'ensemble le front apparaît assez peu ; sa fécondité en beaux récits est méconnue ^[14] ; les conditions particulières que la vie aux tranchées imposait à la propagation des renseignements de tout ordre ne sont décrites nulle part. D'une façon générale aucun effort n'est fait pour analyser les milieux où naissaient et se répandaient les bruits. Que dirait-on de recherches sur la légende napoléonienne qui laisseraient de côté le colportage, ou sur les traditions médiévales qui ignoreraient le rôle joué, dans une société encore peu dense, par les jongleurs, les pèlerins, les marchands, les moines vagabonds ? sans doute qu'elles négligent les problèmes essentiels. C'est ce qu'il faut dire aussi de ce livre sur les Fausses Nouvelles de la Guerre, où le ravitailleur, l'agent de liaison, le vagemestre, tout le petit monde errant des routes, des chemins et des boyaux ^[15], — où le permissionnaire, lien vivant entre l'âme légendaire du front et celle de l'arrière, se montrent à peine et ne voient nulle part leur action étudiée sérieusement.

Au rébarbatif ouvrage de M. Lucien Graux, s'oppose agréablement l'essai de M. Albert Dauzat, *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre* ^[16]. Cet aimable petit volume ne nous appartient ici que par un côté. Les rites superstitieux issus de la guerre ou renouvelés par elle méritent une étude à part ; je n'y toucherai pas dans le présent article. M. Dauzat leur fait une place importante. Il ne consacre aux fausses nouvelles proprement dites qu'un peu plus d'une centaine de pages. Vis-à-vis des légendes ou même des superstitions, son attitude rappelle en bien des cas celle des philosophes du XVIIIe siècle ; comme eux il aime à les considérer moins comme des fruits naturels de l'âme populaire que comme des fictions adroitement inventées par des hommes ingénieux, dans le dessein d'incliner à leurs vues l'opinion publique ou tout simplement, — s'il s'agit de certains fétiches tel que le couple illustre de Nénette et Rintintin, — afin de lancer un commerce ^[17]. Si l'on ne consultait que certains esprits romantiques, on croirait que dans la formation des légendes tout n'est que spontanéité et qu'inconscient ; il est bon que de temps en temps un sceptique vienne nous rappeler qu'il y a eu de par le monde des menteurs habiles qui ont réussi à en imposer aux foules. On lit M. Dauzat avec plaisir, comme on écoute un causeur brillant, qui égrène ses souvenirs et les commente non sans finesse ; il amuse toujours, il fait réfléchir souvent. Ne lui demandons pas des recherches approfondies, appuyées sur une critique sérieuse des sources. Il a préféré effleurer les problèmes, plutôt que de les creuser.

Aussi bien, comment s'étonner que les sujets immenses que s'étaient fixés le docteur Lucien Graux et M. Dauzat n'aient pu être traités par eux, dans leur ampleur, avec toute la précision que l'on est en droit d'attendre de travaux historiques. Une vaste synthèse n'est possible qu'après que de bonnes monographies ont préparé la matière. Ce qu'il nous faut, pour l'instant, sur les fausses nouvelles de guerre, ce sont des études de détail, soigneuses et limitées : cas typiques pris isolément, ou cycles légendaires, bien déterminés, suivis dans leur genèse et leurs ramifications. C'est ce qu'ont cherché à nous donner deux auteurs, rompus aux bonnes méthodes, un historien anglais, M. Oman, un sociologue belge, M. van Langenhove.

Président, en 1918, de la Société Historique Royale, M. Oman fut appelé à prononcer en séance plénière l'allocution d'usage ; il choisit pour sujet la fausse nouvelle, ou plutôt, pour me servir de ses propres termes, il s'efforça d'illustrer la psychologie de la Rumeur par l'examen d'incidents qui ont eu lieu pendant la présente guerre ^[18]. On trouvera dans cette courte dissertation, à côté de remarques générales souvent pénétrantes, mais un peu rapides, une étude plus fouillée sur une légende célèbre : celle des renforts russes.

On se souvient de ce bruit qui, vers la fin d'août 1914, se répandit en Grande-Bretagne et en France, comme s'allume une traînée de poudre : les Russes, par dizaines de mille, débarquant selon les uns dans les ports écossais, selon d'autres à Marseille, venaient grossir les rangs des alliés occidentaux. Autant que j'en puis juger, c'était une fausse nouvelle d'arrière ; j'ignore si, sur certains points, elle gagna les armées ; je ne crois pas qu'elle y ait eu son origine. M. Oman analyse fort bien l'état d'âme qui s'exprima en elle : désir passionné de voir se renforcer le front, pour lequel on tremblait, — prestige de la Russie, conçue par la pensée populaire et dépeinte par la presse comme un inépuisable réservoir d'hommes. Mais quel fut l'incident premier dont naquit l'erreur ? la chiquenaude, si je puis dire, qui mit en branle les imaginations ? Les hypothèses que M. Oman, non sans hésitation, propose à ce sujet, — présence à Édimbourg d'officiers d'état-major russes, à Liverpool de réservistes russes, arrivés d'Amérique — ne me satisfont qu'à moitié ; ou pour mieux dire, j'estime qu'une hypothèse unique ne saurait suffire. M. Oman paraît ignorer que la fausse nouvelle courut la France aussi bien que l'Angleterre, et semble-t-il à peu près au même moment. C'est là, à mon avis, le fait crucial.

Y eut-il emprunt d'un pays à l'autre ? Des recherches détaillées permettraient sans doute de répondre avec quelque certitude ; une comparaison chronologique entre les témoignages anglais et français formerait le nœud du débat ; on devrait aussi s'attacher à déterminer si le bruit apparut en France d'abord dans les régions en contact direct avec les armées britanniques. Je n'ai pu faire ce travail. Mais j'ai l'impression que la légende, bien loin d'avoir passé la Manche, naquit spontanément à la fois en France et en Angleterre, et, probablement, en même temps sur plusieurs points tant du territoire français que du territoire anglais. La psychose collective était partout la même ; les incidents qui dans chaque cas particulier furent l'occasion du faux récit, différents dans leurs détails, se trouvèrent vraisemblablement pareils dans leurs traits essentiels : c'était la vue d'uniformes inaccoutumés, c'était une langue inconnue parlée par des soldats étrangers. Des perceptions justes en leur principe, mais mal interprétées, — unanimement déformées pour s'accorder aux ardents désirs de tous, — telle fut sans doute l'origine de la fausse nouvelle russe, comme de tant d'autres.

J'arrive enfin à l'étude de M. Fernand van Langenhove : *Comment naît un cycle de légendes, Francs-Tireurs et atrocités en Belgique* ^[19]. On ne saurait le lire sans émotion ; en tout temps la rigueur de sa méthode et la rare intelligence psychologique qui y brille en eussent fait une œuvre de prix ; mais ce qui la rend proprement admirable, c'est

qu'elle ait été écrite en 1917, par un Belge. Si la légende des francs-tireurs, au lieu d'apparaître alors comme souillée d'un sang encore tout frais, avait été un de ces vieux mythes innocents dont sourient les folkloristes, M. van Langenhove n'eût pu en parler avec plus de probité et de calme. La bonne foi profonde qui anime ce petit livre ne lui a pas seulement donné, au moment où il a été composé, une force persuasive que l'art oratoire le plus consommé n'eût pu égaler ; elle l'a élevé au-dessus des circonstances où il naquit ; parmi les travaux de psychologie collective, il se place au tout premier rang.

M. van Langenhove n'a voulu consulter que des sources allemandes : témoignages de soldats, articles de presse, procès-verbaux officiels. La plupart de ces textes avaient déjà été rassemblés avant lui, en Allemagne même. Dès les premiers combats, lorsque se répandirent parmi les troupes assaillantes et à l'arrière ces récits atroces, qui, selon la forte parole du *Hannoversche Courier*, faisaient apparaître les Belges des deux sexes comme des bêtes altérées de sang, dans cette symphonie discordante de racontars et d'impostures, on put remarquer qu'un thème se dessinait sur l'ensemble d'un trait plus net : à la tête des espions, des francs-tireurs, des massacreurs de blessés, des pétroleuses, l'imagination soldatesque plaçait les prêtres. Les catholiques allemands s'émurent ; cette légende anticléricale qui menaçait de soulever contre eux, dans leur propre pays, des haines redoutables ne pouvait les laisser indifférents. D'où des enquêtes comme celles que mena le bureau Pax de Cologne, et le livre d'un jésuite, déjà connu par d'estimables ouvrages historiques, le Père Duhr : *Der Lügengeist im Volkskrieg*. L'amour de la vérité absolue n'inspirait pas ces travaux : que la population belge dans sa masse fût coupable ou bien injustement calomniée, là n'était pas la question ; il fallait seulement que le clergé fût reconnu innocent ; une fois l'honneur des prêtres vengé, rien n'importait plus. Mais dans un cycle d'erreurs tout se tient ; en enlever une pierre, c'est faire crouler l'édifice entier. M. van Langenhove a pris des mains des apologistes allemands les documents qu'ils avaient recueillis et qui dans leur pensée ne devaient servir que des intérêts étroitement confessionnels ; il les a employés à un dessein plus vaste. Les classant avec méthode, s'efforçant d'en retracer les filiations, les soumettant en un mot aux règles d'une critique sagace, il a su grâce à eux jeter une vive lumière sur tout le groupe de légendes qu'il se proposait d'étudier.

Un pareil livre, dont toute la force réside dans la précision de l'instrument critique et dans la finesse des analyses, ne se laisse guère résumer. Mais on peut essayer d'en dégager les résultats principaux, qui sont d'une portée très générale. Lorsqu'on compare les images multiples fournies par M. van Langenhove, on voit, leurs traits fondamentaux se recouvrant, apparaître comme un dessin schématique de la fausse nouvelle d'« atrocités » ; reproduire ce schéma, c'est ce que je voudrais tenter ici. Bien entendu je ne m'attache qu'à la fausse nouvelle sincère ; dans le cycle, de simples mensonges ont sans doute trouvé place ; mais l'imposture consciente d'elle-même ne présente, aux yeux de l'historien ou du psychologue, rien de bien curieux ^[20].

A l'origine, nous rencontrons un état d'âme collectif. Le soldat allemand, qui, la guerre à peine commencée, entre en Belgique, vient d'être tout à coup enlevé à ses champs, à son atelier, à sa famille, ou du moins à la vie réglée de la caserne ; de ce dépaysement soudain, de ce brusque déchirement des liens sociaux essentiels naît déjà un grand trouble moral. Les marches, les mauvais logements, les nuits sans sommeil fatiguent à l'extrême des corps qui n'ont pas encore eu le temps de s'assouplir à ces dures épreuves. Combattants novices, les envahisseurs sont hantés de terreurs d'autant plus fortes qu'elles demeurent nécessairement assez vagues ; les nerfs sont tendus, les imaginations surexcitées, le sens du réel ébranlé ^[21]. Or ces hommes ont été nourris de récits relatifs à la guerre de 1870 ; dès leur enfance on leur a rebattu les oreilles des atroces exploits

prêtés aux francs-tireurs français ; ces contes ont été répandus par le roman et par l'image ; des ouvrages militaires leur ont conféré une sorte de garantie officielle ; plus d'un manuel que les gradés ont dans leur sac enseigne comment on doit se conduire envers les civils rebelles ; c'est donc qu'il y en aura. La résistance des troupes belges, l'hostilité de la population belge étonnent profondément l'Allemand du commun ; il ne croyait faire la guerre qu'aux Français ; le plus souvent il ne connaît pas la réponse du gouvernement de Bruxelles à l'ultimatum du 2 août ; s'il la connaît il ne la comprend pas ; sa surprise se change aisément en indignation ; il croit volontiers capable de tout le peuple qui ose se dresser devant la nation élue. Ajoutez enfin que dans les esprits traînent à l'état de souvenirs inconscients, une foule de vieux motifs littéraires, — tous ces thèmes que l'imagination humaine, au fond très pauvre, ressasse sans cesse depuis l'aurore des âges : histoires de trahisons, d'empoisonnements, de mutilations, de femmes crevant les yeux des guerriers blessés, que chantaient jadis aèdes et trouvères, que popularisent aujourd'hui le feuilleton et le cinéma. Telles sont les dispositions émotives et les représentations intellectuelles qui préparent la formation légendaire ; telle est la matière traditionnelle qui fournira à la légende ses éléments.

Pour que la légende naisse, il suffira désormais d'un événement fortuit : une perception inexacte, ou mieux encore une perception inexactement interprétée. Voici, entre plusieurs, un exemple caractéristique ^[22]. « Des ouvertures étroites, fermées au moyen de plaques mobiles en métal, sont pratiquées dans la plupart des façades de maisons en Belgique ». Ce sont « des trous de hourdage, destinés à fixer les échafaudages de plafonneurs ou de peintres de façades », correspondant au dispositif de crochets qui, en d'autres régions, remplit le même office. Cette habitude de construction est, semble-t-il, propre à la Belgique ; du moins est-elle étrangère à l'Allemagne. Le soldat allemand remarque les ouvertures ; il n'en comprend pas la raison d'être ; il cherche une explication. « Or il vit au milieu des images des francs-tireurs... Quelle explication imaginerait-il qui ne lui soit suggérée par cette idée fixe ? » Les yeux mystérieux qui percent la face de tant de maisons, ce sont des meurtrières. Se préparant de longue date à une guerre de guérillas et d'embûches, les Belges les ont fait établir, comme dit une brochure vendue hélas ! au profit de la Croix Rouge, par des « techniciens spécialistes » : ce peuple n'est pas seulement homicide, il a prémédité ses assassinats. Ainsi une innocente particularité architecturale passe pour la preuve d'un crime savamment mûri. Supposons maintenant que dans un village bâti de la sorte quelques balles, parties d'on ne sait où, viennent à s'égarer. Comment ne pas penser qu'elles ont été tirées à travers les « meurtrières » ? En bien des cas sans doute on le pensa ; et les troupes firent promptement justice des maisons traîtresses et de leurs habitants.

D'autres conjectures de même force entraînent des châtements aussi bien fondés. Or (c'est un point qui semble avoir échappé à M. van Langenhove) du moment où l'erreur avait fait couler le sang, elle se trouvait définitivement établie. Des hommes animés d'une colère aveugle et brutale, mais sincère, avaient incendié et fusillé ; il leur importait désormais de garder une foi parfaitement ferme en l'existence d'« atrocités », qui seules pouvaient donner à leur fureur une apparence équitable ; il est permis de supposer que la plupart d'entre eux eussent reculé d'horreur s'ils avaient dû reconnaître la profonde absurdité des terreurs paniques qui les avaient poussés à commettre tant d'actes affreux ; mais ils ne reconnurent jamais rien de semblable. Encore aujourd'hui l'Allemagne dans sa masse est probablement persuadée que ses soldats en grand nombre sont tombés victimes des guet-apens belges : conviction d'autant plus inébranlable qu'elle se refuse à tout examen. On croit aisément ce que l'on a besoin de croire. Une légende qui a inspiré des actions retentissantes et surtout des actions cruelles est bien près d'être indestructible.

Toutes ces fausses nouvelles se formèrent dans les armées mêmes, sous le feu. M. van Langenhove a fort bien montré comment elles furent transmises vers l'intérieur du pays : d'abord de première main par les lettres des combattants et par les rapports des blessés ; qui, en ces premiers jours de la guerre, eût osé contredire un soldat frappé sur le champ de bataille ? puis de seconde main, par les récits des journalistes et des infirmières. Bien entendu en passant des uns aux autres elles ne manquaient point de s'amplifier et de s'embellir ; surtout les milieux de l'arrière, plus réfléchis, souvent plus instruits, les élaborèrent de façon à mieux les coordonner entre elles et à leur conférer une sorte de caractère rationnel. On s'étonnait parfois que ces Belges, d'apparence si bonhomme, se fussent révélés si méchants ; il se trouva un savant pour démontrer que toutes les atrocités des francs-tireurs étaient déjà, pour qui savait lire, inscrites en puissance dans l'art flamand ^[23]. Une unité profonde animait déjà toutes ces légendes, nées au front d'un état d'âme commun ; l'esprit de la bourgeoisie allemande, méthodique et un peu pédant, en fit un système d'erreurs bien construit et fondé sur l'histoire ^[24].

III

Je voudrais maintenant, m'appuyant sur les ouvrages qui viennent d'être analysés et sur mon expérience personnelle, présenter quelques remarques rapides touchant les fausses nouvelles de guerre et les problèmes qui se posent à leur propos.

Voici d'abord une fausse nouvelle, dont j'ai pu observer moi-même très exactement la genèse. Elle est de peu d'ampleur et de peu de portée ; une toute petite légende, modeste et presque insignifiante ; mais, — comme le sont souvent en tout ordre de science les cas très simples, — elle me paraît parfaitement typique.

C'était au mois de septembre 1917. Le régiment d'infanterie dont je faisais partie occupait sur le plateau du Chemin-des-Dames, au nord de la petite ville de Braisne ^[25], le secteur dit l'Épine-de-Chevregny. On ignorait quelles unités nous avions en face de nous ; il fallait le savoir ; car le commandement qui préparait à ce moment, dans la même région, l'attaque de la Malmaison, ne pouvait admettre de lacunes dans ses connaissances sur le plan de bataille ennemi. Nous reçûmes l'ordre de faire des prisonniers. Un coup de main fut monté, — un de ces coups de main luxueux, comme on les organisait alors, à grand renfort d'artillerie de tout calibre ; et dans les ruines d'un petit poste allemand, écrasé sous les obus, la troupe d'assaut surprit en effet et ramena dans nos lignes une sentinelle. J'eus l'occasion d'interroger cet homme ; c'était un soldat d'une classe déjà âgée, réserviste bien entendu, et dans le civil bourgeois de la vieille ville hanséatique de Brême. Puis il fila vers l'arrière sous bonne escorte ; et nous pensâmes bien ne jamais plus en entendre parler. Peu de temps après, une curieuse histoire arriva peu à peu à nos oreilles ; des artilleurs, des conducteurs du ravitaillement la racontaient. Ils disaient à peu près ceci : « Ces Allemands ! quels organisateurs merveilleux ! ils avaient partout des espions. On fait un prisonnier à l'Épine-de-Chevregny ; qui trouve-t-on ? un individu qui, en temps de paix, était établi commerçant à quelques kilomètres de là : à Braisne. »

Ici l'accident premier qui fut à l'origine de la fausse nouvelle apparaît avec évidence. C'est le nom de Brême mal perçu, ou mieux, c'est — par un travail d'interprétation inséparable de la perception elle-même — la substitution, dans l'esprit d'auditeurs qui ignoraient profondément la géographie, au son exact dépourvu pour eux de toute espèce de signification, d'un son analogue, mais plein de sens, puisqu'il désignait une petite ville connue de tous. A ce premier effort d'interprétation s'en ajouta bien vite un second ; ce

marchand qui, après avoir tenu boutique en France, reparaisait tout à coup sous l'habit d'un troupier ennemi, ne pouvait être qu'un espion ; et comme on estimait généralement les Allemands capables de toutes les ruses, la nouvelle ainsi formée trouva aisément créance et fit tache d'huile. A dire vrai, cette seconde conclusion était sans doute déjà impliquée dans l'erreur originelle. Que les Allemands eussent, avant la guerre, enveloppé notre pays d'un prodigieux réseau d'espionnage, c'est ce dont personne chez nous ne doutait. Cette idée pouvait s'appuyer sur un nombre malheureusement trop grand d'observations certaines ; mais les renseignements exacts avaient été étrangement grossis et dramatisés par la voix populaire : pendant les mois d'août et de septembre 1914, le désir d'expliquer par des causes extraordinaires nos premières défaites avait fait retentir partout le cri de trahison ; peu à peu la croyance était devenue une sorte de dogme qui ne comptait presque pas d'infidèles. Par moment, les troupes en étaient comme hantées. Qui n'a vu alors prendre pour des signaux suspects les plus innocentes lumières, ou même (je garantis l'histoire) les ombres alternantes produites sur les fenêtres d'un clocher par le vol inégal d'un couple de chouettes ? Chacun était à l'affût de ce qui pouvait confirmer un préjugé si commun. D'ordinaire, des hommes peu instruits ne se préoccupent guère de comprendre ou de ne comprendre pas un nom géographique. Si l'on a entendu Braisne au lieu de Brême, c'est vraisemblablement parce que beaucoup de soldats inconsciemment tendaient à déformer tous les récits qui leur venaient aux oreilles, pour les accorder à une opinion généralement acceptée, qui flattait l'imagination romantique des foules.

Une fois de plus nous retrouvons ici un très grand fait vers lequel semblent nous ramener tous les travaux relatifs aux légendes de guerre. C'est une conclusion générale, que les études futures devront sans doute prendre comme idée directrice afin de vérifier si elle s'applique à tous les cas. On peut la formuler comme il suit. Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement. Un événement, une mauvaise perception par exemple qui n'irait pas dans le sens où penchent déjà les esprits de tous, pourrait tout au plus former l'origine d'une erreur individuelle, mais non pas d'une fausse nouvelle populaire et largement répandue. Si j'ose me servir d'un terme auquel les sociologues ont donné souvent une valeur à mon gré trop métaphysique, mais qui est commode et après tout riche de sens, la fausse nouvelle est le miroir où la « conscience collective » contemple ses propres traits.

Les raisons pour lesquelles la guerre a été si féconde en fausses nouvelles sont pour la plupart trop évidentes pour qu'il vaille la peine d'y insister. On ne dira jamais assez à quel point l'émotion et la fatigue détruisent le sens critique. Je me souviens que lorsque, dans les derniers jours de la retraite, un de mes chefs m'annonça que les Russes bombardaient Berlin, je n'eus pas le courage de repousser cette image séduisante ; j'en sentais vaguement l'absurdité et je l'eusse certainement rejetée si j'avais été capable de réfléchir sur elle ; mais elle était trop agréable pour qu'un esprit déprimé dans un corps lassé eût la force de ne l'accepter point. Le doute méthodique est d'ordinaire le signe d'une bonne santé mentale ; c'est pourquoi des soldats harassés, au cœur troublé, ne pouvaient le pratiquer.

Le rôle de la censure a été considérable. Non seulement pendant toutes les années de guerre elle a baillonné et paralysé la presse, mais encore son intervention, soupçonnée toujours alors même qu'elle ne se produisait point, n'a cessé de rendre incroyables aux yeux du public jusqu'aux renseignements véridiques qu'elle laissait filtrer. Comme l'a fort bien dit un humoriste : « l'opinion prévalait aux tranchées que tout pouvait être vrai à l'exception de ce qu'on laissait imprimer ^[26] ». D'où — en cette carence des journaux, à

quoi s'ajoutait sur la ligne de feu l'incertitude des relations postales, médiocrement régulières et qui passaient pour surveillées — un renouveau prodigieux de la tradition orale, mère antique des légendes et des mythes. Par un coup hardi que n'eût jamais osé rêver le plus audacieux des expérimentateurs, la censure, abolissant les siècles écoulés, ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille de nouvelles imprimée, avant le livre.

On a vu tout à l'heure comment un jour, par la vertu d'imaginations qu'avaient échauffées des récits d'espionnage, un bourgeois de Brême se mua en un espion, traîtreusement établi à Braisne. Où s'opéra d'abord cette transfiguration ? non pas précisément sur la ligne de feu, mais un peu plus loin de l'ennemi, dans les batteries, les convois, les cuisines. C'est de cet « arrière » relatif que le bruit reflua vers nous. Telle était la marche que suivaient presque toujours les fausses nouvelles. La raison en apparaît clairement : les fausses nouvelles ne naissent que là où des hommes venant de groupes différents peuvent se rencontrer. On ne saurait imaginer d'existence plus isolée que celle du soldat aux avant-postes, au moins pendant la guerre de position. Les individus, il est vrai, ne vivaient point seuls ; mais ils étaient répartis par petites fractions fort séparées les unes des autres. Se déplacer, c'était d'ordinaire risquer la mort ; d'ailleurs le soldat n'avait point le droit de bouger sans ordre. L'histoire a dû connaître des sociétés ainsi dispersées, où le contact entre les différentes cellules sociales ne se faisait que rarement et difficilement, — à époques variables par les chemineaux, les frères quêteurs, les colporteurs, — plus régulièrement aux foires ou aux fêtes religieuses. Le rôle des colporteurs ou des vagabonds de tout ordre, voyageurs intermittents dont le passage échappait à toute prévision, était joué au front par les agents de liaison, les téléphonistes réparant leurs lignes, les observateurs d'artillerie, — tous gens d'importance, que les gradés interrogeaient avidement, mais qui frayaient peu avec les simples troupiers. Les communications périodiques, beaucoup plus importantes, étaient rendues nécessaires par le souci de la nourriture. L'« agora » de ce petit monde des tranchées, ce furent les cuisines. Là, une ou deux fois par jour, les ravitailleurs venus des différents points de l'avant se retrouvaient et bavardaient entre eux, ou avec les cuisiniers ; ceux-ci savaient d'ordinaire beaucoup, car ils avaient le rare privilège de pouvoir quotidiennement échanger quelques mots avec les conducteurs du train régimentaire, hommes heureux qui cantonnaient parfois à proximité des civils. Ainsi, pour un instant, autour des feux en plein vent ou des foyers des « roulantes » se nouaient, entre des milieux singulièrement dissemblables, des liens précaires. Puis les corvées s'ébranlaient par les pistes ou les boyaux et rapportaient vers les lignes, avec leurs marmites, les faux renseignements tout prêts pour une nouvelle élaboration. Sur une carte du front, un peu en arrière des traits entrelacés qui dessinent dans leurs détours infinis les premières positions, on pourrait ombrer de hachures une zone continue ; ce serait la zone de formation des légendes.

Somme toute une société très lâche, où les liaisons entre les divers éléments qui la composaient ne se faisaient que rarement et imparfaitement, non pas de façon directe, mais seulement par l'intermédiaire de certains individus presque spécialisés, telle nous apparaît ce que l'on pourrait appeler la société des tranchées. En cela aussi, comme en ce qui touche la prépondérance de la tradition orale, la guerre nous a donné l'impression de nous ramener vers un passé très reculé. Or il semble bien que cette constitution sociale ait singulièrement favorisé la création et l'expansion des fausses nouvelles. Des relations fréquentes entre les hommes rendent aisée la comparaison entre les différents récits et par là même excitent le sens critique. Au contraire, on croit fortement le narrateur qui vient à longs intervalles, de pays lointains ou tenus pour tels, par des chemins difficiles ^[27]. Il y a là des indications dont les historiens feront bien de tenir compte.

Étudier l'action des différents milieux, aux différentes époques de la guerre, sur la naissance, la diffusion, les transformations des récits paraît une des tâches les plus importantes qui s'offrent aujourd'hui aux personnes curieuses de psychologie collective. La guerre de position a eu ses fausses nouvelles ; la guerre de mouvement a eu les siennes, qui n'étaient sans doute pas du même type. Les erreurs de l'arrière et celles du front ne furent point pareilles. Dans chacune des armées alliées ou ennemies un folklore particulier s'épanouit. On vit, il est vrai, quelques légendes douées d'une vitalité très forte traverser les groupes sociaux les plus divers ; mais à chaque passage elles se coloraient de teintes nouvelles. Rien ne serait plus instructif que de les suivre dans leurs pérégrinations. Parmi elles, les plus remarquables peut-être furent celles qui s'attachèrent à certains individus, que leurs actes ou leur situation rendaient particulièrement propres à frapper l'imagination commune. Autour de ces figures, chargées aux yeux de la foule les unes de gloire et les autres d'opprobre, une prodigieuse floraison de représentations presque mythiques se développa. Le kronprinz par exemple eut son cycle, en Allemagne, semble-t-il, aussi bien qu'en France. Qui écrira la vie légendaire du kronprinz allemand ^[28] ?

Mais pour l'instant la besogne la plus urgente est de recueillir les matériaux. Il est temps d'ouvrir une enquête sérieuse sur les fausses nouvelles de la guerre ; car les quatre années terribles reculent déjà dans le passé et, plus tôt qu'on ne croit, les générations qui les ont vécues vont peu à peu commencer à disparaître. Quiconque a pu et su voir doit dès maintenant rassembler ses notes ou mettre par écrit ses souvenirs. Surtout ne laissons pas le soin de ces recherches à des hommes que rien n'aurait préparés au travail historique. En pareille matière, les observations vraiment précieuses sont celles qui émanent de personnes rompues aux méthodes critiques et habituées à étudier les problèmes sociaux. C'est pourquoi je terminerai cet article par un appel aux lecteurs de la *Revue de Synthèse*. Sur le sujet qui vient de nous occuper, beaucoup d'entre eux sans doute ont quelque chose à dire. La Revue accueillera volontiers leurs contributions ; s'ils préfèrent ne point mettre en forme eux-mêmes ce qu'ils savent, je serai heureux pour ma part de recevoir leurs lettres, et, éventuellement s'ils veulent bien, de les utiliser. La guerre, je l'ai dit plus haut, a été une immense expérience de psychologie sociale. Se consoler de ses horreurs en se félicitant de son intérêt expérimental serait affecter un dilettantisme de mauvais ton. Mais, puisqu'elle a eu lieu, il convient d'employer ses enseignements, au mieux de notre science. Hâtons-nous de mettre à profit une occasion, qu'il faut espérer unique.

MARC BLOCH.

Notes

1. La littérature de la psychologie du témoignage est déjà très considérable ; et comme elle est surtout constituée par des articles de revue, dispersés dans des périodiques nombreux, elle est difficile à dépouiller et à suivre. L'ouvrage de J. Varendonck, *La Psychologie du témoignage*, in-8, Gand, 1914, dépourvu d'idées originales, forme un guide commode et renferme une bonne bibliographie. Cf. dans la *Revue de Synthèse historique* les articles de A. Fribourg, XII (1906), p. 262, et XIV (1907), p. 158. Tout récemment, la revue *Folklore* (XXXI, 1920, p. 30) a publié un intéressant article de F.-C. Bartlett intitulé : *Some experiments on the reproduction of Folk-Stories (from the psychological laboratory, University of Cambridge)*. Je n'ai pu lire G. Belot : *Comment observent jeunes et vieux*, *Bulletin de la Société Alfred Binet*, 1919
2. Cf. Salomon Reinach, *Gilles de Rais, Cultes, Mythes et Religions*, IV, p. 266 ; cf. *ibid.*, p. 319. M. Ch.-V. Langlois croit, comme M. Reinach, à l'innocence de

- Gilles de Rais ; voir sa *Notice sur M. Noël Valois, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1918, p. 156.
3. *S. Bernardi Vita*, I, c. IV, 20, Migne, t. 185, col. 238.
 4. Cf. *Revue de Synthèse*, XIV, p. 158. Il est juste d'ajouter que saint Bernard paraît tout de même avoir été plus distrait que le commun des hommes : il lui arriva, dit-on, de côtoyer le Léman pendant toute une journée sans y prendre garde ; le fait est signalé par l'abbé E. Vacandard dans sa *Vie de saint Bernard*, I, p. 60, avec une référence fautive que je n'ai pu identifier.
 5. Bien entendu, un témoin d'autrefois, comme un témoin d'aujourd'hui, mérite, en général, d'être cru lorsqu'il décrit un objet particulier, facile à percevoir, sur lequel son attention a, d'avance, été spécialement attirée, mais non pas lorsqu'il dépeint l'ensemble du milieu matériel où se déroule l'action qu'il relate.
 6. Le compte rendu en a été donné par Jaffa. *Ein psychologischer Experiment im Kriminalseminar der Universität Berlin, Beiträge zur Psychologie der Aussage*, I (1903), p. 79 ; cf. Varendonck, p. 42 suiv.
 7. Ce que je viens de dire ne s'applique, bien entendu, qu'à ceux, parmi les travaux des psychologues, qui s'appuient sur des expériences montées par eux. Les historiens, curieux de mieux connaître le mécanisme de la fautive nouvelle, trouveront, au contraire, beaucoup à prendre dans les observations de certains psychologues portant sur des faits sociaux réels. On consultera, par exemple, avec beaucoup de profit un très remarquable mémoire de M. J. Varendonck : *Les témoignages d'enfants dans un procès retentissant, Archives de Psychologie*, XI (1911), reproduit dans la *Psychologie du Témoignage*, p. 147 suiv. ; on lira ces quelques pages avec d'autant plus de plaisir qu'on y verra comment de saines méthodes critiques peuvent sauver une tête innocente ; et — bien qu'il s'y agisse essentiellement de témoignages enfantins et, par conséquent, d'un aspect un peu particulier du grand problème du témoignage — on y rencontrera plus d'une indication intéressante sur la genèse des erreurs collectives.
 8. Cité par F. van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes* (cf. plus loin, p. 24), p. 1.
 9. Les auteurs d'ouvrages relatifs à la psychologie du soldat, tels que Huot et Voivenel, *La Psychologie du soldat*, in-12, Paris, 1918, ou Georges Bonnet, *L'Ame du soldat*, in-12, Paris, 1917, ont, en général, complètement laissé de côté l'aspect de la psychologie de guerre qui nous intéresse ici. Les indications données par G. Lebon, *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*, in-12, Paris, 1916, sont tout à fait insuffisantes. — Un financier allemand, William-Lewis Hertslet, publia, pour la première fois en 1882, sous le titre de *Der Treppenwitz der Weltgeschichte* (L'Esprit de l'escalier dans l'histoire universelle), une sorte de *corpus* des erreurs historiques courantes. Il en a été depuis donné de temps en temps de nouvelles éditions, revues et augmentées. La dernière en date (9e éd., in-8, Berlin, 1918), due aux soins du Dr Helmolt, renferme un chapitre intitulé : *Der Weltkrieg* ; il est très court et parfaitement insignifiant. Le Dr Helmolt y signale l'apparition — en 1917 — d'une revue intitulée : *Archiv für Kriegsseeelenkunde* et émanant du Séminaire de Science des Littératures (*Literaturwissenschaftliche Seminar*) de l'Université de Kiel ; je n'ai pu la consulter.
 10. V. p. 384 à la note.
 11. *Ibid.*, p. 414, n. 2.
 12. VII, p. 375.

13. Bolo devait être fusillé le 6 avril 1917 ; il y eut sursis au dernier moment, et l'exécution différée n'eut lieu que le 17. Or, si l'on en croit M. Graux (p. 414, n. 2), on vendit le 6 une édition spéciale donnant tous les détails de ce qui devait se passer onze jours plus tard. Malheureusement le fait est cité sans références, ce qui rend la vérification difficile : une édition spéciale, de quel journal ? Cette négligence est fâcheuse, car il semble bien que nous tenions là une preuve parfaitement nette de l'habitude de presse que j'indiquais plus haut. Il va de soi qu'une pareille aventure ne peut être considérée que comme un cas extrême, un cas limite. Un bon directeur de journal eût bien fait écrire le récit d'avance pour pouvoir le lancer plus tôt ; mais, avant de le publier, il eût attendu au moins d'avoir confirmation de l'événement. Je suppose que, d'ordinaire, les choses se passent comme il suit : les reporters, préoccupés d'être prêts au plus vite, rédigent par anticipation ; ils arrivent sur le terrain avec leur papier tout fait ; après avoir observé, ils le modifient, s'il y a lieu, sur les points importants, mais vraisemblablement sans toucher jamais aux détails accessoires, considérés comme indispensables à la couleur de la narration, mais dont la fausseté ne choquera personne, puisque personne, ou presque, ne la reconnaîtra. Voilà du moins ce que j'imagine, peut-être à tort. Il serait extrêmement utile qu'un journaliste nous donnât une bonne étude, sérieuse et sincère, sur les procédés du reportage ; rien n'importerait davantage à la critique des sources, telle qu'elle s'impose à l'histoire contemporaine.
14. Voici, en particulier, un passage qui me semble tout à fait inexact : « ... le poilu, les officiers subissaient l'effet, bienfaisant ou nuisible, de la fausse nouvelle, mais le plus souvent, cette fausse nouvelle qui alimentait leurs entretiens était née, à quelques pas, dans la terre à peine remuée d'un trou d'obus... C'est dire qu'elle avait trait, non plus à ce que l'on pourrait appeler les grandes directives de la guerre, mais, à des considérations et des questions *localisées* qui évoluaient à l'aise dans le champ visuel du soldat » (II, p. 249). Je crois que le « champ visuel du soldat » était beaucoup plus vaste que ne le pense M. Graux.
15. Jérôme et Jean Tharaud, *La Relève*, p. 3.
16. In-12, Paris, s. d.
17. Voir, en particulier, le chapitre v (p. 113 et suiv.) intitulé : *Légendes utilitaires religieuses et politiques* et p. 250. Ai-je besoin d'ajouter que M. Dauzat n'a jamais pensé pouvoir expliquer toutes les légendes de cette façon-là ? Je n'ai voulu qu'indiquer une tendance d'esprit.
18. C. W. C. Oman, *Presidential Address. Transactions of the Royal Historical Society, Fourth Series*, I (1918), p. 1-27. Une partie du mémoire de M. Oman est consacrée à la légende superstitieuse, ou peut-être tout simplement purement littéraire, des Anges de Mons ; cf. Dauzat, *loc. cit.*, p. 32.
19. In-8, Paris, 1916. On en trouvera une analyse (publiée avant l'apparition même du livre) par F. Passelecq, sous le titre de : *Un Cycle de légendes allemandes. Francs-tireurs et atrocités belges*, dans le *Correspondant*, 25 déc. 1915, p. 997.
20. En revanche, rien n'est plus curieux que de voir un mensonge prendre pour point de départ une erreur spontanée. Un bon exemple de cette transformation d'une erreur sincère en imposture est peut-être fourni, hors de Belgique, par l'histoire de l'« avion de Nuremberg ». La déclaration de guerre remise le 3 août 1914 au président du Conseil français par l'ambassadeur d'Allemagne invoquait, entre autres prétextes, celui-ci : un aviateur français aurait « jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg » (*Livre Jaune*, p. 131). On sait que longtemps après la municipalité de Nuremberg démentit cette absurdité (cf. Fernand Roche,

Manuel des Origines de la Guerre, p. 275, n. 2). Que le gouvernement allemand, ayant en main tous les moyens de vérification, y ait jamais cru, personne ne le pensera. Mais le mensonge ne naquit sans doute pas de toutes pièces dans le cerveau d'un homme d'État inventif ; on peut supposer qu'il eut pour origine une fausse nouvelle populaire. Il n'est pas impossible, en effet, qu'un avion français, au cours d'une randonnée pacifique, entreprise bien avant la déclaration de guerre, n'ait, le 1er août 1914, très innocemment survolé Nuremberg (v. *Le Temps*, 9 octobre 1919). La chose n'est pas tout à fait certaine : on l'a niée ; une petite enquête critique s'imposerait. Si elle devait faire ressortir l'exactitude du fait, on en pourrait tirer une conclusion intéressante. Il n'est pas douteux que si les Nurembergeois ont vu, le 1er août 1914, apparaître dans leur ciel un avion français, ils ont dû craindre fortement qu'il ne jetât des bombes ; de là à croire qu'en réalité il en jetait, il n'y a qu'un pas que des esprits surexcités par les émotions d'une guerre prochaine ont certainement franchi. La fausse nouvelle est forcément parvenue aux oreilles des gouvernants à Berlin. Là, elle a dû paraître peu vraisemblable ; mais, plutôt que de la vérifier, on a préféré s'en servir. L'imagination est une qualité moins répandue qu'on le croit quelquefois ; bien des menteurs en ont peu, et le mensonge consiste probablement assez souvent à reproduire, en le sachant faux, un récit sincèrement erroné.

21. Cf. van Langenhove, p. 117.
22. P. 185 suiv.
23. Le professeur B. Händecke, de Königsberg, dans un article intitulé : *Die belgischen Franktireurs und die Kunst Belgiens*, *Nationale Rundschau*, I (1914-15). Cf. van Langenhove, p. 251 suiv. Je n'ai pu voir l'article de Händecke.
24. L'imagination populaire déforme toujours. Quelles qu'aient été les « atrocités » hélas ! trop réelles perpétrées par les Allemands sur le sol français, il s'est mêlé aux récits qui en furent faits bien des scories légendaires : telle, si je ne me trompe, la légende des « mains coupées ». Il y aurait là pour un esprit probe et courageux un sujet d'étude fort attachant. Aussi bien conviendrait-il de dresser une bonne fois le bilan exact des crimes allemands, en en éliminant tout ce qui est fausses nouvelles ou même renseignement douteux : de quelle utilité un pareil travail ne serait-il pas, non seulement pour l'histoire sereine, mais aussi pour notre propagande à laquelle, depuis la paix, il reste encore une tâche utile à accomplir, — en Alsace-Lorraine, dans les pays amis ou alliés, en Allemagne même ? La vérité perd de sa force, lorsqu'elle est mêlée à des erreurs.
25. Aisne, arr. Soissons. Bien entendu, on prononce sans faire sentir l'S.
26. Pierre Chainé, *Les Mémoires d'un Rat*, p. 61, cité par Graux, II, p. 277, n. 1.
27. Ou si l'on tient quelquefois ses dires pour suspects, ce doute est aussi absurde et dépourvu de méthode que la foi la plus aveugle. Ainsi, au front, on voyait le même homme, alternativement, accepter bouche bée les récits les plus fantaisistes ou repousser avec mépris les vérités les plus solidement établies ; le scepticisme n'y était guère qu'une forme de la crédulité.
28. Cf. les indications sur quelques questions à traiter données par C. Jullian dans une note intitulée : *Folklore en temps de guerre*, *Revue des études anciennes*, XVII (1915), p. 73. Voir aussi, sur le folklore militaire, un questionnaire dressé par le professeur suisse E. Hoffmann Krayér et reproduit dans la *Revue des Traditions populaires*, XXX, 1915, p. 107. On trouvera quelques indications sur les fausses nouvelles allemandes dans A. Pingaud, *La Guerre vue par les combattants allemands*, *Revue des Deux-Mondes*, 1916, 15 décembre ; cf. Dauzat, *loc. cit.*, p. 103.

La dernière modification de cette page a été faite le 28 avril 2019 à 08:10.

Les textes sont disponibles sous licence Creative Commons Attribution-partage dans les mêmes conditions ; d'autres conditions peuvent s'appliquer. Voyez les conditions d'utilisation pour plus de détails.